

ELISABETH LARDEAUX

Changer le plomb en or

Nouvelles



Elisabeth Lardeaux

Changer le plomb en or

Nouvelles

© Elisabeth Lardeaux, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7946-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Mireille, professeure de peinture et de vie,
créatrice du Jardin des Arts.

À mes partenaires d'atelier
qui joyeusement cultivent ce jardin.

Avatar

— Cette anxiété que vous décrivez, elle dure depuis longtemps ?

— Oh oui, depuis toujours.

— Comme si vous étiez né avec ?

— Oui, exactement.

— Que craignez-vous ?

— Un peu tout. Peut-être d'être lâche, de ne pas en faire assez pour combattre l'injustice, améliorer le monde.

— D'accord. Vous ne vous souvenez pas d'un événement déclencheur ?

— Non, absolument pas.

— On va essayer Natrum muriaticum associé à un peu d'Ignatia pour commencer.

La docteure Doutrepas m'avait expliqué que tout l'art – pour ainsi dire la difficulté – de l'homéopathie était de cerner patiemment, par une écoute fine, la typologie du patient, son profil de base, en lui posant une multitude de questions incongrues, de la plus générale à la plus précise, puis de personnaliser le traitement au plus près des symptômes décrits. Vêtue d'une blouse blanche chiffonnée, ses cheveux gris en bataille, elle m'évoquait un Einstein au féminin dans son cabinet à l'ancienne où l'informatique n'était pas encore arrivée, où des dossiers débordaient de vieux cartons entassés à même le sol. Elle prenait calmement des notes sur une grande fiche de bristol, impassible face à mes réponses comme si la consultation pouvait durer encore des heures malgré le retard qu'elle avait pris sur ses rendez-vous du jour. Le temps semblait n'avoir aucune importance pour cette femme. Elle m'avait été chaudement recommandée par des collègues de mon épouse qui ne juraient que par elle et ses remèdes aux noms savants. Il fallait juste lui faire confiance... C'est elle aussi qui m'avait conseillé le yoga afin que j'apprenne à mieux gérer ma nervosité pathologique.

La séance était déjà bien avancée lorsque la monitrice nous demanda de prendre la position de la chandelle, en appui sur les épaules et les bras. Elle nous montra d'abord comment réaliser en douceur Sarvangâsana, « la tête dans les étoiles », puis fit le tour de ses élèves pour corriger la posture si besoin. J'avais finalement réussi, depuis quelques secondes, à m'installer aussi confortablement que possible, les jambes tendues vers le plafond, lorsque soudain ma voisine de tapis s'écroula sur moi. Une jolie fille au sourire ravageur, en tenue de marque immaculée, qui se mit à pouffer en même temps que moi puis s'excusa à voix basse de sa « maladresse crasse » avant de retourner à quatre pattes vers sa serviette comme un chat furtif et souple. L'incident m'amusa beaucoup, et elle sans doute davantage encore puisqu'à la fin du cours, elle me demanda si j'avais quelques minutes pour lier connaissance. Elle m'expliqua qu'elle venait là pour lutter contre des douleurs chroniques aux cervicales ; je lui exposai mon tempérament angoissé sans donner trop de détails.

C'est ainsi que Myriam et moi devînmes les meilleurs copains du monde, à une période où elle avait besoin de se divertir, où je me sentais seul et mal dans ma peau. Régulièrement, le samedi après le cours, nous prenions un chocolat ou un thé ensemble en ville, nous accordant un délicieux petit moment de plaisir et de répit dans nos quotidiens grisâtres, une trêve dans nos combats respectifs.

— Vous diriez que vous êtes émotif ?

— Oh oui, c'est certain !

— Pourquoi ?

— Je tremble facilement, je crains la foule et le bruit...

— Ah, quel bruit par exemple ?

— Eh bien, quand j'étais petit, c'est drôle, je ne supportais pas quand le boucher tapait la viande avec sa hachette, on dit une « feuille » je crois, alors que, bizarrement, j'ai toujours adoré vider les poulets...

— Vous savez pourquoi cela vous déplaisait ?

— Je crois que je trouvais ça brutal : je plaquais mes mains sur mes oreilles pour ne pas entendre ! Je déteste la violence...

— Vous allez me faire une cure de magnésium marin, un mois pour voir.

— Entendu, docteur.

Avec Myriam, nous parlions franchement de nos tracas respectifs. Je lui racontais mes gênes d’huissier de justice, les affreux moments où je devais faire appliquer la loi quoi qu’il m’en coûte, quitte à détruire ou enfoncer encore davantage dans le désespoir, si c’était possible, une famille de malheureux. Toute cette compassion que je ne pouvais exprimer, ce blindage que je me devais d’affecter et le remords qui me taraudait ensuite à l’insu de tous. Elle m’écoutait, attentive, la tête nonchalamment appuyée sur une main. Il me sembla vite que nous pourrions devenir de grands amis. À vrai dire, dès la première fois, au yoga, j’avais eu l’impression fugace de la connaître déjà, une impression inexplicable de déjà vu, et une sympathie immédiate pour elle sans rien connaître de sa vie. Elle trouvait que je me torturais inutilement, que je ne faisais que mon devoir et que je devrais cesser de m’excuser de tout. Il fallait bien que quelqu’un fasse le sale boulot ; je ne faisais que procéder à l’exécution forcée des décisions judiciaires. Elle me répétait gentiment que je ne pouvais pas à moi seul assumer toute la misère du monde, que je n’avais rien à me reprocher. Son charme était très particulier ; cette fille-là était spéciale. Lorsque nous rencontrons quelqu’un, nous sommes si loin de nous douter de la place et du rôle qu’il ou elle tiendra plus tard dans notre vie... Cette fois, j’avais compris, à la seconde où j’avais croisé son regard, que cette rencontre serait capitale pour moi.

— Et quelle est votre couleur préférée ?

— Le blanc, oui, le blanc. Je ne peux pas supporter le rouge, c’est une phobie chez moi...

— Vous avez des enfants ?

— Oui, Louise, douze ans et Henri, neuf.

— Vous vous occupez beaucoup d’eux ?

— Le plus possible. Je déteste la masculinité toxique et le machisme lourdingue.

Madame Doutrepas haussa les sourcils, perplexe devant mes velléités de déconstruction de mâle blanc occidental en quête de repentance. Elle ne devait pas voir souvent des spécimens de mon genre...

Myriam me parlait parfois de son compagnon dont je sentis vite qu’il

l'agaçait. Elle travaillait dans la mode, sortait beaucoup, adorait les spectacles et le jeu tandis qu'il restait des soirées entières avachi devant les chaînes de sport. Avec les années, disait-elle, il était devenu râleur et jaloux, quasi acariâtre, et lui reprochait ses affinités avec des hommes comme avec des femmes. Soupçonneux, il ignorait apparemment mon existence, nos charments tête à tête dont, personnellement, je m'étais ouvert à ma compagne en toute franchise. Elle comprenait et respectait ma liberté, mon besoin d'une relation amicale stable qui, elle le constatait de semaine en semaine, contribuait avantageusement à mon équilibre.

— Vous êtes plutôt sucré ou salé ?

— Oh, salé, mais je ne refuse jamais une part de tarte aux pommes !

Myriam se montrait fort gourmande et commandait systématiquement une brioche pour accompagner son thé. C'était un bonheur de la voir si réjouie en déguster le petit chapeau, même si, avec sa maladresse habituelle, elle ne manquait jamais de renverser une soucoupe ou une petite cuillère. Son sourire jouait en sa faveur si bien qu'on ne pouvait absolument pas lui en vouloir. Elle me fit part de son rêve ancien de découvrir Vienne, la ville de Mozart, capitale de la musique et de la pâtisserie, idée que son compagnon revêche balayait d'un revers de main. De mon côté, je lui expliquai que l'endroit où je me sentais le mieux était la campagne normande, sa quiétude, sa verdure.

Au fond, elle n'était pas heureuse et cette pensée m'attristait. J'aurais tant voulu la protéger. L'attachement grandissait, l'intimité aussi, j'attendais le samedi avec impatience. Je me souviens comme hier de ce moment spécial où, voulant m'embrasser pour prendre congé, elle manqua son geste et, dans son élan, posa très légèrement ses lèvres sur les miennes.

— Oh pardon, excuse-moi Charlie, je ne l'ai pas fait exprès, je te jure ! Pardon !

Mais il n'y avait rien à pardonner...

— Vous dormez bien ? Avez-vous parfois des cauchemars ?

— De temps en temps, oui, ça me réveille, je suis en sueur...

— Quoi comme cauchemars ?

— Je dois sauver quelqu'un qui se trouve en grave danger, je ne sais pas qui, ce n'est jamais la même personne, et je n'y arrive pas...

— Pourquoi ?

— Parce qu'on me dit que c'est comme ça, qu'il faut me résigner, que Dieu l'ordonne.

— Ah ? Et alors, vous faites quoi ?

— Je prends sur moi, je me dis qu'il faut être attentionné, gentil, je fais tout ce que je peux pour calmer cette personne...

— Le soir, vous prendrez dix gouttes d'Ambrea grisa.

C'est au bout de plusieurs semaines seulement, lorsqu'elle se sentit en confiance, que Myriam me tint des propos qui sur le moment me laissèrent totalement estomaqué. J'avais beau avoir deviné sa fantaisie, son tempérament exalté enclin à l'irrationnel, ce qu'elle me dit ce jour-là me sidéra littéralement. J'avais compris que les relations au sein de son couple allaient en empirant, que les tensions et les disputes s'accroissaient au fil des semaines. C'est la cause de la mésentente que jamais je n'aurais pu imaginer : elle me soutint qu'elle se croyait la réincarnation de la reine Marie-Antoinette !

Je faillis m'étrangler, entre rire et stupeur.

— Quoi ? Myriam, mais qu'est-ce que tu racontes ? Marie-Antoinette ? Et donc ?

Et donc, selon elle, son compagnon, lui, était un ancien laquais revanchard qu'elle avait congédié et qui était revenu dans ce cycle pour lui pourrir la vie. Chacun avait une mission à accomplir sur terre... Je crus à une plaisanterie mais non, elle s'évertua à me présenter une série d'arguments que je résume ici. La première « preuve » qu'elle mit en avant était une discrète cicatrice au cou qu'elle prétendait congénitale et qu'elle me fit toucher du doigt. Une séquelle de son exécution en 1793... Puis, sa cervicalgie persistante, rebelle aux traitements. Mon allusion à une arthrose possible ou une mauvaise position sur l'oreiller sembla lui passer très largement au-dessus de la tête. Ensuite, elle me révéla avoir très tôt compris l'allemand sans jamais l'avoir appris, à la grande surprise de son entourage. Voyant mon air sceptique, elle me rappela son attirance, qu'elle m'avait exposée, pour son pays de cœur où elle désirait tant « retourner »

enfin : l'Autriche.

— Charlie, écoute-moi bien : je sais yodler !

— Pardon ?

— Je sais yodler, tu as bien entendu, faire la tyrolienne si tu préfères. Si c'est pas une preuve de mes origines, ça...

Je ne pus réprimer un éclat de rire en entendant cette énormité. Que lui répondre ? Je lui objectai que, comme par hasard avec la plupart des gens qui croient aux vies antérieures, elle avait choisi un personnage illustre, une célèbre reine en l'occurrence, comme si elle ne pouvait surtout pas avoir vécu sous les traits d'un personnage obscur, anonyme. La plupart des réincarnés dont j'avais entendu parler se prenaient comme elle pour d'anciens pharaons, princesses, héros fameux, jamais pour des esclaves ou des mendiants beaucoup moins glamour... Tant qu'à faire ! Mais elle tenait bon, insistant sur son amour de la mode, du jeu, de la musique, son caractère dépensier, sa passion pour les colliers qui faisait forcément penser à la célèbre affaire qui éclaboussa l'épouse de Louis XVI. Elle ajouta son indiscutable pouvoir de séduction efficace sur les deux sexes, sur les enfants comme les adultes, la fascination qu'elle exerçait sur sa grande amie peintre, en qui elle avait identifié l'avatar de la fameuse Elisabeth Vigée-Lebrun, et qui l'avait choisie plusieurs fois pour modèle.

Je la regardais en secouant la tête, navré par tant de naïveté, par tant de délires. De toute façon, ces choses-là se ressentent, continuait-elle, elles sont difficiles à expliquer. Dans son cas, c'était une évidence depuis longtemps. Elle savait, un point c'est tout et, pour enfoncer le clou, elle m'asséna l'argument le plus déconcertant : son goût immodéré pour la brioche, dont j'avais été témoin. Le peuple n'avait pas de pain à manger ? L'Autrichienne victime de la Révolution l'aurait, par ironie méprisante, invité à se nourrir de cette viennoiserie. Imparable, pour elle. Alors là, les bras m'en tombaient ! Décidément, je sentis qu'il ne servirait à rien de tenter un raisonnement cartésien, et je finis par me taire, finalement attendri, une fois de plus, par la candeur du conte de fées que je lisais dans ses grands yeux clairs.

Et puis l'été arriva, le dernier cours eut lieu et nous nous quittâmes, un peu tristes, en promettant de nous envoyer un message de temps à autre.

— Vous diriez que vous êtes sociable ? Avez-vous des amis ?